

le lieutenant de guerre

Yves Robert

une histoire d'amour – un homme perdu, des girafes et de la vodka

————— *Atelier Grand Cargo – collection seul.e au monde* —————

le lieutenant de guerre

une histoire d'amour – un homme perdu, des girafes et de la vodka

Le lieutenant de guerre : Vous avez ouvert votre porte, certains n'ouvrent pas... Les morts, par exemple, ils n'ouvrent jamais... Une fois ouverte, c'est du vent... Ça fait du froid, ça traverse de part en part... Sentir le vent... Je veux dire avec les yeux, d'habitude, le froid, le chaud, c'est avec la peau. Ce qu'on touche n'est pas forcément réel... Le froid brûle plus profondément que le chaud. Il faut regarder pour voir... Regarder autour de soi.

Aujourd'hui, je ne vois rien, la lumière s'évapore d'entre les étoiles et me laisse le cœur ouvert. Je suis sur une table d'opération, préparé, la poitrine tenue par les écarteurs, le cœur prêt à être arraché et remis dans la poitrine d'un autre... Un autre que je ne connais pas, qui devient moi, parce qu'il a mon cœur.

Moi je serai un cadavre qui sèche, cadavre sans larmes.

Je n'arrive pas à pleurer sur ma propre mort... Je ne sais pas si je sers encore à quelque chose, je ne sais pas si je suis vivant. La douleur qui me vrille les entrailles est incapable de me faire savoir si j'ai une âme... Je me recroqueville sur moi... Je deviens aussi fin que la barbe des plumes... Savez-vous que les plumes sont faites de barbes ?

Non, vous ne savez pas, aussi fin qu'une ligne... Une de ces petites lignes tracées au crayon sur une feuille de papier.

Une ligne obscure... Elle sépare les choses des unes, des autres, une vague... Vous ne savez pas si vous êtes d'un côté ou de l'autre, tout bouge mollement, (mais) vous êtes étonné, ça peut vous élever ou vous engloutir, c'est la crête de la vague, la séparation des mondes.

Sait-on jamais de quel côté on est ?

Aujourd'hui, je suis du côté de la rue, vous derrière votre porte, (dans) un appartement avec le confort et la chaleur... Tous les appartements ont leur part de confort. Les choses se ressemblent tellement qu'on peut les connaître sans les connaître, c'est standardisé. J'ai frappé, vous avez ouvert... Moi, je n'aurais pas ouvert.

Vous êtes imprudente... Si j'avais vu sur le palier, si j'avais vu une femme sale, déguenillée, pareille à moi... Une femme avec des yeux alcool, je n'aurais pas ouvert. Je l'aurais laissée au vent, au froid, au vide... Vous avez regardé, il y a un judas à votre porte, l'œil d'un poisson sur le monde, vous avez été étonnée... De me voir devant votre porte, de me voir, un inconnu, de me voir cadavre vivant. Vous avez ouvert, vous êtes chic... Qu'est-ce que ça veut dire : chic ?

C'est pas une question de fortune, pas une question de soie ou de dollars... Chic, c'est autre chose, pas sûr que ça s'explique, pas sûr... Vous avez ouvert votre porte, vous avez risqué le froid dans l'appartement, vous avez posé votre regard sur un cadavre qui parle, un vivant presque mort, déjà de la pourriture, du dégoût et de l'horreur. Une agonie, un esprit qui mélange inventions et regrets... Des mots comme des pinceaux qui tracent des impressions, des mots qui enrobent, qui emballent, des mots pas chics... Ça veut dire quoi, des mots pas chics ?

Des mots sans éducation, des mots déplacés... On ne choisit pas toujours ses mots... Je suis ce que je suis, je n'ai que les mots qui me suivent, ils épient mes gestes, trahissent mes pensées, c'est des voleurs. Ils se dissipent, un sillage d'écume après le passage du navire. Je n'ai pas d'autres mots, sans être sûr qu'ils soient bien, ils disparaissent dans l'océan immense... L'océan, c'est du silence... Mes mots flottent comme des ordures, mes mots sentent mauvais, ils se noient à la surface. Je les donne à voir, ventres en l'air, ballonnés, je les glisse dans l'entrebâillement de la porte... Comme si je mettais mon pied, vous empêcher de refermer, faudrait écraser mon pied pour refermer, c'est pas simple. Vous devrez écraser mes mots, les réduire au silence, si vous voulez refermer cette porte... Je comprendrais, pas sûr que je m'en irais.

Je suis là parce que je ne peux pas faire autrement... je vous regarde. La lenteur contenue de votre visage... Quand vous battez des yeux, cette lenteur avec laquelle basculent vos paupières, brièvement, éternellement, pour

s'ouvrir à nouveau avec de la douceur et de l'innocence... Peut-être que cette douceur est simplement de la crainte ?

Je ne veux pas faire peur... Si... Peut-être un peu..... Ça donne du désir, de la curiosité. La curiosité, c'est une raison de ne pas refermer... À nouveau, cette manière de battre vos paupières, de faire disparaître votre âme. C'est moi qui devrais trembler... Tellement de paix sur votre visage... Tellement l'espoir de la paix... Une source au milieu des pierres, vous êtes seule au monde, dehors, c'est toujours la guerre, une guerre qui ne se dit pas, la guerre quotidienne, tous contre tous. La tranquillité est un mensonge, les mensonges sont des enfants qui demandent à grandir, des mines soyeuses, visages poupins, un peu de bave au coin des lèvres quand ils dorment. Leur sommeil est profond, c'est émouvant, on leur donnerait le monde en cadeau, On laisse dormir, on se réfugie dans la tranquillité... Il suffit d'attendre, rien d'autre à faire, les journées sont longues et notre sommeil d'adulte vient comme une sieste d'été, assoupi sur le côté d'une piscine dorée, à ne plus rien savoir du reste du monde, endormi, figé sur des rêves d'argent et de gâteaux sucrés. Nous avons tellement perdu à dormir.

C'est une petite chose, vos yeux qui battent... Comme toutes les petites choses, on n'y prête pas attention... Quand on y pense, c'est trop tard. Alors, ça prend une place immense... Jamais, je ne vous ai vu de si près, je veux dire à la hauteur de votre regard, à la hauteur de votre lenteur. Je m'étonne que vous posiez vos yeux sur moi, comme ça... Je suis sale et déguenillé... Une loque à votre porte... Avec la tristesse de l'alcool, la confusion de l'alcool. Cette saloperie ne cache rien, elle révèle. C'est moi, juste moi... L'alcool culbute les mots, les mélange. Ils galopent, des chevaux sur un rivage, l'écume gicle, ils n'ont plus de maître, sont libres, racontent plus que je voudrais... Il y a un bruit, de la pluie sur le toit... C'est vous ?

Vos doigts avec de l'impatience, de la nervosité, c'est agaçant, vous êtes nerveuse, je fais peur... Ce qui serait bien, vous pourriez reculer dans l'ombre, vous seriez moins nerveuse, calfeutrée chez vous. Je pourrais parler librement, je ne vous verrais pas, je vous saurais là, vous n'auriez plus à me regarder, ce qui vous échappe ne se verrait pas, les moues, les désapprobations, les petits gestes involontaires. Je ne devinerais pas vos jugements, moi, je resterais ici, ici, à la place précise que le destin a fixée pour moi... Une ombre qui se superpose exactement à la silhouette du corps. Je suis une ombre... Avant, j'étais le soleil... C'est difficile à croire... Les rois et les maîtres, quand ils sont nus, mais ça, vous le savez déjà, c'est des choses que les femmes devinent, elles connaissent la faiblesse des hommes.

Je suis une ombre sur le trottoir... Une ombre qui dévisage les passants, rapidement, des miroirs, on se reflète l'un l'autre, même impassibles, visages de la foule, visage du quotidien, nous sommes des hommes-miroir, est-ce que vous me comprenez ?

Plus de pluie sur le toit, vous êtes enfin dans l'ombre... J'étais soleil, quelque chose a changé. Une fêlure dans la lumière, une chose impalpable. J'ai marché malgré moi, il n'y avait pas de pluie, une bruine... Sait-on pourquoi on marche ?

Je me suis tenu sur la pointe des pieds... Sait-on pourquoi on se dresse ?

J'ai vu les paysages alentour... Les guerres continuent, personne ne le remarque, moi aussi, avant, je ne le voyais pas, (mais) là, au travers de la bruine, étonnamment tout est clair. Le silence est fait de bruit et de fureur... Il suffit d'une fêlure et tout se brise. Si les gens le savaient... Je veux le dire aux gens, les attraper par le paletot, parler à leurs oreilles, qu'ils entendent. Je ne veux pas faire peur, c'est juste des murmures. Les passants écoutent... De la gentillesse, de la patience, mais ils surveillent leurs montres. Moi, je m'accroche plus que de raison. Ils laissent mes mots se noyer dans l'indifférence. On ne

peut pas retenir un passant. L'indifférence, c'est un océan. J'ai compris cette histoire de mots qui ne sont que le sillage d'un navire, ils se dispersent et l'océan est si grand... Vous avez trop reculé, je ne vois plus votre visage. Je regrette vos yeux qui se ferment lentement, je regretterai vos yeux. Ils s'ouvrent, l'aube se lève chaque matin, différente et identique... Ah, ça ne s'explique pas. Dire des mots, c'est déjà le commencement. Dire des mots, c'est réfléchir... Un mot ne sort pas comme ça, alors une phrase, vous imaginez une phrase ?

Je fais tomber des phrases. Elles rebondissent sur le bitume, des billes d'enfant, des exaltations. Les mots dans le sillage, c'est des remous. C'est ça qui fait l'exaltation, les remous. Moi, j'ai mis mes mots dans l'entrebâillement de votre porte, c'est pas pour faire peur, c'est pour dire, vous prévenir, dehors, la guerre continue en silence. Les guerres sont silencieuses. On croit que c'est du bruit, du bruit et de la fureur... Si on écoute bien, il n'y a rien... Du silence. Plus le silence est grand, plus on meurt... Je suis la révolte et la colère. Ce n'est pas un sentiment, c'est un état. Ce n'est pas de la haine... Qui suis-je ?

À vous parler comme ça, de quel droit ?

Normalement, je ne parle pas comme ça... La vodka est un alcool lucide... Claire, une eau de torrent, fraîche, insupportable. La parole est tombée comme ça, négligemment, depuis les brumes électriques, le tam-tam du continent des singes, les fanfares douroucoulis aux costumes rouges et boutons dorés, fanfare de singes joyeux et menteurs. Je suis sur le remous des mots... Je (ne) sais pas dire exactement. Je tourne autour des nuages. Je tourne parce que j'ai peur de vous... Qui peut le croire ?

Je suis sale et déguenillé, celui dont on s'écarte par précaution, par peur de se salir, par peur d'être contaminé. On ne marche pas sur les hommes-cartons. Pourtant, c'est moi qui ai peur de vous, de vous dans l'ombre de votre appartement, de votre confort et l'odeur

tranquille des intérieurs simples. J'ai peur de votre jugement. Ici, c'est un immeuble, des petits appartements, les boîtes aux lettres ne brillent pas de richesses. La télévision reste allumée le samedi soir sur des chansons et des paillettes. C'est une maison de gens avec des petits emplois. Il n'y a pas de tricherie, c'est brut, intègre... À cause de ça, votre jugement est plus terrible que tout... Je n'ai pas le choix, je mets tout ce qui est moi sur votre paillason. Je pose mes mots, un cadeau... Je vous livrerai jusqu'à ma pensée la plus secrète. Après vous pourrez juger, condamner. Je veux que votre regard transperce, connaisse le contour de mes entrailles, l'architecture de mon squelette, les replis cachés de mon âme.

Parfois les mots sont des images. Parler directement est difficile. Mes mots seront « images ». Il faut regarder au travers des mots, chercher la trame qui est derrière. J'ai besoin de courage, donnez-moi une seconde l'étincelle de vos yeux... Il y a toujours un commencement. Je suis né, j'ai su que je devais être ce que je suis. Ma mère a accouché dans la savane, pas n'importe où, au sommet d'une butte qui domine les étendues. Mon premier lait fut celui d'une femelle léopard. Le lait des fauves couve en moi, le lait des fauves... Je n'ai l'air de rien, c'est trompeur. Je tue proprement, en mordant sur l'arrière du cou, ne brisant que deux os... Qui pourrait le croire ?

Qui pourrait imaginer sous mes vêtements, sous cette pelure râpée, qui pourrait imaginer qu'il se cache une peau, autrefois ferme, resplendissante et riche ?

Un félin, des gestes lents et féroces... Qui pourrait croire que je dors dans la peau d'un tueur... Autrefois est un souvenir clair, autrefois, je suis né. La soie s'étirait jusqu'aux rideaux comme une richesse qui s'expose, l'enfance était fière, suivait son chemin, velours et nacre. J'étais né un étage au-dessus des autres. C'est cet étage qui fait la différence. Tout est naturel, acquis de droit, tout vous appartient. Les autres restent des envieux.

Les vérités de l'enfance sont simples. Elles établissent des forteresses de verre, des territoires lisses et sans fêlures, mais l'usure du temps fait son chemin, certaines vérités ne résistent pas. Un jour, tout s'écroule, l'enfance se fracasse, une perte irrémédiable, violée par la gaucherie du monde, la virilité du réel. Les choses cessent d'être vraies ou fausses, un océan de gris. On ne marche pas sur le gris parce que le gris est partout. On nage dans le gris, on se débat, le gris devient la couleur de la vie. Je suis resté en enfance plus longtemps qu'il était possible d'imaginer. Un jour, il n'était plus possible d'imaginer... Plus possible. Je suis devenu adulte. Le monde est devenu le monde... Je suis devenu lieutenant de guerre. Un goût de cendre, un goût de soif, ça a commencé par les cendres... Une hésitation... Je vous fais peur avec mes histoires de cendres et de fauves... Vous avez eu une hésitation, vous avez commencé, fermer la porte au nez, vous avez interrompu, vous vous êtes approchée, votre visage est pris dans la lumière, vos yeux se referment, me troublent... Des voiles aux fenêtres, une transparence mouvante, la brise tiède agite les rideaux, vous avez arrêté votre geste net... Une malheureuse de Pompéi, arrêtée dans le mouvement. C'est une chance de vous voir pétrifiée. Cette hésitation me fait gagner du temps. Je pourrai en dire plus que j'espérais... À Pompéi, je vous aurais regardé, et je serais mort. Souvent les gens sont pétrifiés sans le savoir... Vous souriez ? Pourquoi ? Pour se moquer ?

Fugitive, sur vous, une ombre, une dureté. Je suis ridicule ?

Je n'aime pas votre silence. Le silence, c'est quand on hésite ou qu'on méprise. Le silence, c'est l'abîme où se noient tous les mots du monde. Le silence c'est votre porte qui se referme. Le silence, c'est la guerre et son indifférence... Je veux garder des mots dans l'entrebâillement, vous ne pourrez pas fermer. Je veux mettre des étincelles dans mes mots. Vous ne pourrez pas refermer.

J'ai grandi avec les léopards, j'ai vu passer les interminables nuages de poussière sous le sabot des gnous, le balbuzard déployer son envergure. J'ai vu le chacal et la hyène attendre, se partager les reliques d'une carcasse. J'ai vu toute la savane déseparée avant que ne commence la mousson, alors, je sais la patience qu'il faut pour attendre la pluie. Je vous supplie d'attendre la pluie avec moi. La pluie, c'est des larmes qui viennent de loin... Pour la neige, je ne sais pas. Attendez-vous ?

Je passe ma vie à attendre la pluie... Vous avez des silences, des griffures sur le temps qui passe. Ça déchire la peau là où ça fait le plus mal. Vous avez des silences qui me regardent comme des yeux... Et je ne sais plus comment me tenir.

Je suis bien content qu'il ne fasse pas chaud... Ça pue. Je n'ai pas eu le courage de me laver dans le bassin d'une fontaine, dans l'eau d'un ruisseau, dans la cuvette d'une toilette. Je ne peux plus aller là où il y a des douches, du savon, des robinets avec de l'eau chaude. Il y a des murs invisibles, je ne peux plus les franchir. Vous devez me connaître tel que je suis... Avec l'odeur et les dents cariées.

J'ai mis une veste... Je ne suis pas sûr qu'elle soit bien ajustée. C'est comme si j'avais revêtu le soufflet d'un accordéon avec la musique en moins. J'ai mis une veste parce que je l'ai trouvée dans une poubelle. Je suis un homme qui s'habille avec ce qu'il trouve dans les poubelles, ça fait pas très chic, ça... Pas très smart... Ne me laissez pas rire seul... Ça n'a rien de drôle de rire à cause d'une veste. Il y a des mots qui tombent du bastingage même si on ne veut pas. Un mot qui tombe du bastingage c'est comme un homme à la mer, c'est mieux de ne pas voir. On ne peut pas stopper tout un navire pour un mot qui coule. Peut-être qu'on l'a poussé, ce mot ? Qu'il n'avait plus rien à faire avec les autres, peut-être que c'est un mot avec de la honte ?

Alors, on ne peut pas le dire... Un mot comme... Pauvre... Alcoolique... Loque... Une loque avec une veste trouvée

dans une poubelle... Et si la loque, avant la veste, elle avait eu des costards ?

Des vrais costards, bien à elle. On aurait lâché du « monsieur » à la loque. On n'aurait jamais imaginé que « monsieur costard » devienne une loque. J'ai dirigé comme une machine, une de ces machines qui avalent les statistiques et recrachent des licenciements. Un homme moderne avec ses écrans, mille constellations inutiles, prisons rectangulaires. L'écran est un insecte de salon... J'ai peur des insectes, ça vous grignote, ça ne pense pas. La pensée est humaine... Vous écoutez toujours ?

Depuis l'ombre, maintenant... Vous vous êtes reculée... Et si j'étais aussi un insecte ?

Un être factuel... savez-vous ce que c'est qu'un être factuel ?

Ma mère est une Chinoise, mon père, un physicien, tout cela, c'est des faits. Je suis né dans les hautes herbes de la savane. Une hyène a dévoré mon placenta. Vous le savez déjà, j'ai bu le lait d'une femelle léopard. Les décisions que l'on prend s'appellent de la gestion. Les trains arrivent à l'heure, le trop est dégraissé, désossé. Le vieux est démembré, oublié, on garde le muscle, la force de production, l'homme n'est plus l'homme, l'homme est comparé à la machine, sa vie devient une compétition contre des rouages... Dans le ciel trainent des fumées noires, même les squares sont sans banc. On se nourrit avec des chiffres et on chie des chiffres jusqu'à satisfaction. C'est la guerre de tous contre tous. Est-ce que je suis l'enfant de cette Chinoise ? Fils de léopard, d'un physicien ? Ou les trois en même temps ?

À la vérité, je suis le produit de ces faits bien distincts. Chacun contient en lui-même sa part de réalité, mais une fois assemblé dans l'être que je suis, c'est une somme d'incohérence proche de l'affabulation. Ces origines, cet étage supérieur ne changent rien au fait que je n'ai que deux jambes comme tout le monde. La kératine est la matière dont est fait le corps des fourmis, nous sommes des fourmis sans kératine, sans armure, on se brise

malgré soi. Ma mère est une Chinoise qui n'a jamais vu la chine. Ma mère est une Chinoise de porcelaine. Que sont les réalités hors des rêves ?

Mon père a pénétré ma mère, c'est la seule réalité tangible dans ce capharnaüm de famille. Une famille d'ici avec une fortune réalisée dans les vases et les tasses à café, dans les services à thé. L'autre réalité est sa fortune inépuisable. Pourquoi je suis devenu ce que je suis ? Pourquoi je suis ici ?

Sale, crotté, déchu... Ivre.

Je vous ai vue sur la rue, marchant, vous avez quelque chose que les autres femmes n'ont pas, c'est banal. Je dois dire, irrépensible, je dois raconter, parle-t-on à une inconnue ?

C'est le moyen le plus sûr de l'effrayer. Ne pas lui parler, c'est lui permettre de rester une inconnue. Dans les deux cas, c'est un vertige. Là, sur ce pas de porte, c'est pénible. C'est deux malaises. La honte et le corps. Le vent est froid, il tourne autour de moi, m'enlace comme il enlace mes frères, les autres, les hommes-cartons. Les douleurs se réveillent, celles qui s'attrapent sur le bitume, avec le givre, la bruine, endormi sur des débris humides qui n'isolent de rien. Le corps des hommes-cartons est une somme de petites douleurs insignifiantes... Une insignifiance tellement haïssable. Dans le couloir de votre appartement, il y a de la moquette ?

Je poserais mes fesses dessus, le dos contre le mur, votre mur, être contre votre mur, s'imaginer que vous êtes le mur... Surtout, laisser mes jambes se reposer, les laisser comme si elles n'étaient plus à moi, abandonnées sur un sol doux et tiède. Vous habitez dans une de ces maisons où le chauffage se fait par le sol. Ça serait confortable, mais toujours mon odeur et mes dents cariées. La honte. Je ne peux pas m'approcher. Faites confiance à votre cœur, pas à votre nez, gardez la porte ouverte. Je reste, ici, suffisamment loin. L'odeur colle à ma peau comme l'odeur et la couleur des cigarettes colle à mes doigts, même si je frotte avec du savon... Vous

n' imaginez pas la conscience que l'on a d'être sale, vous n' imaginez pas la honte, une charrue qui s'accroche dans le ventre, laboure vos entrailles, vous n' imaginez pas ce qui est inconcevable. Nous autres, gens de la rue, sommes inconcevables. Nous le devinons tous les jours en regardant passer ces milliers de jambes qui jamais ne nous voient. Le martèlement des talons, autant de clous qui s'enfoncent dans les oreilles. Nous sommes là, de chairs et d'os, nous sommes là devant vos yeux, autant de carpettes qui tapissent les rues passantes. Vous ne pensez même pas à vous essuyer les pieds dessus. Nous sommes inconcevables.

Ce qui n'a pas été conçu n'existe pas. Nous savons tout de vos vies, vous ne savez rien des nôtres. Nous sommes les corbeaux. La nuit, vous dormez, nous, nous sortons des cartons et nous nous envolons. Nous pillons les poubelles, parfois tirons un coup en battant des ailes, deux corbeaux morts qui s'ébattent parce que même sur le bitume, le corps a besoin de la chaleur d'un autre corps. C'est sale, ça colle, c'est vivant... Combien de fois, vous ai-je vu passer devant moi ? Combien de fois sous votre jupe à la hauteur de mon regard, je voyais que votre bas avait filé, combien de fois ? Est-ce qu'on dit encore filé ?

Nous étions deux à le savoir... vous pensiez être la seule. J'ai estimé, vous supposiez que personne ne le remarquerait, puisque sous la jupe hors de la vue des gens, je veux dire des gens concevables. Les corbeaux voient tout, c'est une question de survie, une habitude. Je vous le dis, je suis un corbeau. Nous volons en bande, nous croissons en guenille. Dans la journée, personne ne nous remarque, nous sommes le petit peuple des hommes-cartons, des femmes-corneilles, des monstres corbeaux, discrets, effacés... Mais le soir venu, nous tenons notre tribunal, prononçons nos sentences, avons le goût du meurtre.

Je parle de moi, je ne sais rien de vous. J'utilise des mots qui font peur, je voudrais des mots qui contiennent de

l'amour. Je parle de sentence et de mort, je parle, je parle et j'occupe tout l'espace de votre porte. Je parle pour que vous ne refermiez pas.

C'est injuste, c'est du déséquilibre... Je parle, vous êtes du silence. Vous êtes plus dangereuse que moi. J'aimerais entendre le son de votre voix, écouter la vie avec les couleurs et les images qui sont les vôtres. Je découvrirais une âme dans ce corps qui m'attire, une âme avec cette élégance qui vous fait différente des autres, de toutes les autres. Je suis ici et maintenant en espérant vous entendre, recueillir vos mots, une petite rosée de juin qui s'évapore avant même que le soleil se lève. Je serais ce corbeau qui se pose sur le rebord d'une fenêtre, sauvage sans être farouche, deux billes noires, de la curiosité, des regards à l'intérieur, jusqu'à l'intérieur de votre âme. Je hocherais la tête avec des mouvements brusques, mon aile serait pendante, blessée. Vous n'y seriez pas insensible. Vous me laisseriez partager un peu de votre quotidien, de vos gestes, de votre chaleur... De votre corps, de votre vie... À quoi rêvent les corbeaux ?

Vous ne fermez pas votre porte, vous ne parlez pas, je ne sais pas le son de votre voix. Est-ce qu'on regrette le bruit d'une cascade sans jamais l'avoir entendue ?

Parmi les milliers de choses que je ne connais pas de vous, c'est la voix qui m'intrigue le plus. Je m'imagine en regardant votre corps, je m'imagine le bruissement d'un torrent, mais comment savoir si vous ne parlez pas ?

Le bruissement d'un torrent c'est quelque chose qui se tord et se débat. On veut le prendre entre les mains, c'est insaisissable, toujours différent... Cette envie de toujours et toujours caresser la chair comme on laisse trainer ses doigts maladroits dans le fil de l'eau, se souvenir que la vie commence par un torrent, une écume. Je vous regarde et je me trouble. Je ne sais pas comment vous faire parler... Les choses reviennent à moi, parler de moi contient de l'obscurité et de la lourdeur. Ça me soulageait, l'imagination de votre légèreté, de votre

fluidité... Soulager n'est pas un bon mot. Il est tombé du bastingage, plouf !

Les mots sont des traitres, ils ont un pouvoir, leur pouvoir. J'utilisais ce pouvoir. J'ai changé le sens des mots pour leur faire dire ce qu'ils ne disent pas, cacher ce qu'ils révèlent. Les mots sont immergés dans une mélasse, ça les rend méconnaissables, c'est une méthode. L'enduit doit paraître intelligent. Englués, ils perdent leur pouvoir, violé, ils deviennent mercenaires. J'étais lieutenant, lieutenant des mots... Lieutenant de guerre dans la finance. J'ai gravi les étages d'une tour en verre jusqu'au ciel. J'y ai trouvé un bureau d'acajou avec dessus une pierre d'opale comme presse-papier, une vue sur la ville, des peintures, du silence et de la tranquillité. Se l'abondance sur demande... Un petit bouton sur l'interphone. J'étais dans le jaune de l'œuf, je n'avais même plus besoin d'éclore. J'étais à la place que la naissance m'avait attribuée, au bon étage. Quand le confort n'est même plus le confort, mais autre chose, il n'y a pas de nom. C'est un mot qui n'existe pas... S'il existait, il ferait trop de déchirures. C'est un mot qui a été débarrassé par-dessus le bastingage. Baigner dans le jaune de l'œuf, c'est un état qui est inconcevable, une apesanteur. Ça n'a rien à voir avec son exact opposé : la pesanteur. Celle de la vermine des trottoirs, le peuple-carton, le peuple-corbeau, les vivants déjà morts.

Tout le monde regarde vers le sommet de la tour, personne ne comprend ce que vous êtes. Il y a de la soumission à regarder les choses d'en bas. Personne n'oserait imaginer que vous êtes une horreur, que vous avez changé le sens des mots. Au contraire, celui qui regarde par en dessous se croit tricheur, un être incomplet, incomplet. Il se rabaisse, suppose son intelligence plus faible, estime celui d'en haut précieux et craint de le perdre, un peu comme si on lui dérobaient une prune ou un rein. J'étais dans le jaune de l'œuf, au sommet de la tour. Je savais qu'ils me regardaient avec admiration. Pourquoi renverser la table ?

La table était garnie, la table était à moi, mon estomac, un abîme... Un abîme, même s'il engloutit le monde entier, ne sera jamais rassasié. Ce que je prenais, ceux d'en bas ne le mangeaient pas, je trouvais ça rassurant. Se sentir vivant ne tient qu'à la puissance de prendre exactement ce que l'on veut, engloutir jusqu'à l'inutile.

J'étais lieutenant, lieutenant de guerre dans la finance.

J'ai touché la pierre d'opale, le froid est entré dans mon corps par la main qui avait touché l'opale, je ne le savais pas encore. J'ai dirigé des hommes, brisé des vies. La guerre de tous contre tous faisait rage autour de moi, la misère était le lot d'une multitude dans les étages du dessous, moi, j'étais au-dessus, j'étais ailleurs, à demi nu à l'abri d'une île de confort et de chaleur, sans entendre, ailleurs, les bruits du vent, sans remarquer les cadavres que laisse le gel à la fin de la nuit. Les trop sales endormis trop profondément sur une grille de métro, trop engourdi pour se réveiller, des corps que l'on arrache à la rue quand ils puent trop. La finance est une euthanasie, une île avec du soleil et des cocktails. Cette malédiction prend l'âme, berce avec des artifices jusqu'à transformer un homme en marbre.

Ma vie telle qu'elle fut entre les murs de verres, entre les armatures d'aciers et sur le cristal d'un ciel étendu à mes pieds.

La conquête des femmes était facile, je possédais le sourire charmant de mes cartes de crédit, une place au port, un yacht de soie, un horizon et de la turquoise. Mes dents de chasseur étaient propres, lisses, sans défaut. L'odeur, mon odeur était celle de l'aisance... C'est une odeur qui ouvre les portes, la conquête était un jeu, ma vie était un jeu. Mes doigts n'avaient pas de saleté, mes ongles n'avaient pas le safran des cigarettes et des mauvaises urines. Ma bile restait dans mon corps. Je n'avais pas besoin de vomir toute cette amertume qui me vrille maintenant le cœur.

Donnez-moi une seconde la lenteur de votre regard, pour le courage. Donnez-moi une seconde de réconfort, j'en ai besoin.

Au travers de vous, je me regarde, je me révèle sous un rayon X. La fortune est une moisissure à l'intérieur de soi, rien ne transpire des habits parfumés. C'est un cancer qui suit les veines du sang, empoisonne les artères jusqu'à la plus petite veinule. Le cœur manque, n'est qu'une gangrène qui se détache et va mourir sur le sol poussiéreux d'une arrière-cour oubliée. Une arrière-cour où vous n'allez jamais, parce qu'elle sent l'urine et la misère. Vous le regardez battre dans cette urine et cette misère jusqu'à ce qu'il s'arrête, devient cette chose inerte qui tend la main aux passants pour une petite pièce... Et cette foutue petite pièce de merde n'arrive jamais.

Tout est écrit. Un jour, j'ai perdu le sens de la vie. Prétendre ne pas l'avoir vu venir serait mentir. Avant l'arrivée de la déchéance, vous pressentez ce qu'il adviendra aussi exactement que si c'était une photographie, une photographie de l'avenir, une prédiction. Vous êtes au centre de cette image. Les lumières sont tragiques, le noir et blanc claque sans nuance, vous rêvez votre chute tellement souvent, vous n'êtes pas surpris quand elle se produit. J'ai attendu sans impatience le jour où je me vomirais moi-même... La vue de votre visage me déchire. Les femmes que l'on aime sont des brûlures. Elles s'estiment cendres froides, mais sont des « incandescences ». Sans vous, je ne me raconterais pas, sans vous, je disparaîtrais, le filet d'une fumée sous le vent... Alors, je regarde courir les girafes, cet improbable mouvement de balancier qui semble les jeter en avant comme tout autant les retenir, c'est une étrange l'élégance.

Les girafes se cachent à l'intérieur des bouteilles de vodka... Le whisky, c'est pour les navires. Avec la vodka, c'est des troupes de girafes... Ça vous fait rire ?

Je me suis toujours demandé comment ils faisaient pour faire entrer les girafes. peut-être qu'on peut replier le cou

sans le tordre ? Peut-être que je suis vivant sans le savoir ?

Je reste ici, jusqu'à la fin de l'amour.

il chante « Dance Me to the End of Love » de Leonard Cohen et danse

Dance me, dance me, dance me to the end of love..... let me see your beauty..... dance me to the end of love... »

il titube et s'effondre

Je danse, c'est ce qu'il me reste... J'étais bon danseur. La danse, c'est le corps qui parle, qui guide les pas. Vous ne savez pas où aller, mais vous savez très bien où vous finirez. Je veux dire, un mouvement en entraîne un autre et à la fin vous êtes à l'endroit où vous a menée la somme de vos pas, essoufflé, un peu tremblant, les jambes sont fatiguées, les habits collent... Vous ne trouvez pas qu'il fait froid ?

La rue est un frigo.

Chez vous, c'est plus confortable, vous refermez légèrement votre porte, quand j'ai dit que ça serait plus confortable, vous avez imperceptiblement poussé la porte. Un réflexe. Vous baissez le visage, une ombre passagère, je ne vous en veux pas. Je vous l'ai dit, moi, je n'aurais jamais ouvert. C'est un miracle que vous soyez là à m'écouter, cadavre vivant, cadavre qui parle.

Depuis la chute, une poussière se dépose sur ma douleur, un froid envahit mes jambes. J'ai une perpétuelle absence d'envie de pisser. Je n'ai plus besoin de corps... Mais vous êtes là... Écouter, c'est rendre vivant. Les femmes savent faire ce miracle. Les hommes sont des canassons égarés dans la brume, ils tracent des sillons, tournent en rond. C'est une immense tristesse d'être un homme. C'est inexplicable. Nous traquons des désirs sans les comprendre. On n'est pas malheureux si on ne le sait pas... Mais, on finit toujours par le savoir.

J'ai pleinement désiré ma déchéance, j'en suis responsable. Je l'ai rêvé.

Est-ce que je suis responsable d'avoir rêvé ?

J'ai été élevé par des carnassiers, une famille de carnassiers. J'ai rêvé d'os broyés, j'ai vu la guerre de tous contre tous, j'ai été lieutenant de guerre, la guerre secrète et silencieuse. La guerre mystérieuse. La guerre avec des chiffres qui s'inscrivent et s'effacent par magie sur les écrans des ordinateurs. J'ai rêvé ma tête enfoncée dans les entrailles d'un zèbre mort. J'ai rêvé d'une place dans la chaîne alimentaire. J'avais le ticket du bon étage. J'étais pointe de pyramide. J'ai glissé.

Quand on glisse, il n'y a rien à s'accrocher. Les autres vous regardent glisser, vous voyez dans leurs regards l'opportunité de grimper d'un étage, votre place est à prendre, ils vous regardent glisser, retirent leurs mains. Vous êtes un mot sur le bastingage, une lame vous emporte, vous tombez dans une rue où personne ne vous connaît, même ceux qui vous connaissent ne savent plus vous reconnaître. Vous mourrez aux yeux de votre monde, mais vous ne pouvez pas vraiment mourir, c'est viscéral, c'est malgré soi. On ne reste pas vivant si on pense qu'on est une merde, que la merde vaut moins que rien. On se dit que même si la merde sent mauvais, elle a sa place dans la société. On revendique le droit d'être une merde. On s'invente la valeur d'une merde. Moi, je revendique mes habits sales, les odeurs de mon corps. Je revendique le bal des girafes. Je revendique le dégoût dans les regards des passants quand ils tombent sur ce que je suis. Je revendique le sommeil avec les chiens et les loups. Je revendique être corbeau dans les poubelles. Je revendique une vie dans l'obscurité des villes.

Comment vivre dans un monde pareil ?

On se fabrique des refuges. On se fabrique des plages pour s'étendre sur le sable. L'alcool, c'est une chaleur d'été, un accès à ces plages. Je lèche dans la main des chiens, je mendie, je dors dans ma saleté... Vous devez

tout savoir jusqu'au dégoût, sinon comment vous croire sincère, si d'un geste, vers moi...

Je ne veux pas de pitié, je hais la pitié. Je veux votre regard. Les mots sont grossiers, mais je veux votre regard. Je veux que derrière cette lenteur, derrière ces paupières qui se ferment, je veux saisir la lumière de votre âme. Je veux être transpercé. Je veux que vous perceviez toutes les profondeurs de la mienne, tous les risques à se tenir auprès de moi, tout ce qui est sale en moi, tout ce qui est sale.

Ce qui reste de beau serait des étincelles dans le vide entre les étoiles.

Je suis un délitement, je me désagrège, je suis un puzzle et chaque jour il manque de nouvelles pièces. Comment reconstruire ? Est-ce que je peux garantir que même un court moment je pourrai faire tenir le tout ? Qu'une image existera et sera rassurante ? Qu'il y aura du banal ?

Une cuisine avec une cafetière, l'odeur du pain, un peu de chaleur et de soleil, que le journal sera posé sur la table comme une habitude ?

Que je pourrais tenir la main d'une femme, brièvement comme une tendresse sans importance ?

Prétendre savoir encore le faire serait mentir. Quand la banquise se délite, c'est une débâcle. Comment empêcher la fonte des glaces ?

Les girafes dorment au fond des bouteilles, maternelles, bienveillantes. Les éperviers sont des rapaces aux ailes fines. Ils parcourent le ciel avec l'élégance de l'absence, transgressent les équilibres visibles, prennent les courants portants pour gravir par échelon ce qui est inaccessible, hors d'atteinte. J'ai été un épervier. J'ai été lieutenant, lieutenant de guerre. La finance est un territoire au-dessus des nuages, de la pluie et du quotidien. La finance est un équilibre qui ne connaît que ses propres règles, c'est-à-dire l'absence de règles. Un vertige. Il ne faut jamais regarder vers le bas, trop dangereux. Je savais qu'un jour, je regarderais.

La vrille, c'est l'autre nom de la chute. Mon corps s'est désagrégé, s'est retrouvé dans un no man land, la marge. J'observe les animaux depuis cette obscurité des hommes. Je me reconnais dans les animaux. Je suis à l'ourlet, à la couture de l'humanité, là, dans le revers, où les habits sont effilés, usés, où sommeillent les puces. Des taches de boue et de graisse, derrière la soie et le velours, la crasse. Je suis la crasse. Je suis une loque, un mot tombé du bastingage. Je me risque vers vous avec mes odeurs et mes girafes qui patinent sur le fond des bouteilles, dansent, virevoltent. Il y a deux jours, j'ai acheté des fleurs, j'ai eu peur. Je n'ai pas su vous approcher rapidement... Elles ne sont plus très fraîches, sont toujours là avec moi. Me suis donné du courage avec de la vodka, valsé avec les girafes, pris du retard... J'ai des fleurs avec moi. Je ne les ai pas égarées, c'est emballé dans ce papier fripé et verdâtre... Je me suis endormi dessus. Je tire un peu comme ça pour redonner une forme, que ça ait un peu d'allure. Ce qu'il y a dedans, je ne sais pas. C'est peut-être tout autant fracassé que ce qui est en moi, faut dire, je suis tombé de haut.

Un matin, je tenais l'opale dans ma main, c'est quelque chose que de tenir une opale. Je savais que ça allait se produire... Regarder vers le bas. Il ne faut jamais regarder vers le bas. J'ai regardé vers le bas. J'ai douté. J'étais lieutenant de guerre... J'ai douté de la guerre. Un petit costume, une cravate et tout ce qu'il faut de sérieux pour paraître honorable, j'étais lieutenant. J'ai envie de vomir. Un jour, j'ai envie de vomir sur le costume, la cravate, sur les chaussures cirées, sur le cuir de la voiture décapotable... Trop de guerre. Je saisis la première bouteille qui s'accroche à ma main. Ce n'est pas le buveur qui prend la bouteille, c'est elle qui s'accroche à sa main, se donne comme se donne un corps de femme, le violoncelle au musicien. Le sens de la vie se dilue. Je glisse par-dessus le bastingage, traverse tous les étages, me retrouve dans la rue, ne comprends pas ce qui se passe.

Dans la rue, sous la poussière et le froid du gris, je peux vomir, boire, et boire, et vomir. Je me vide. Chaque fois je me crois vide, il en sort toujours. Combien de temps pour assécher complètement une âme ?

Je ne sais pas. Je suis une vrille. Je dors sur des cartons, je dispute aux corbeaux les restes des poubelles, je dors à même le sol, laisse trainer ma main en espérant que quelqu'un dépose une pièce. Je regarde le ciel, j'attends la pluie, j'attends la pluie. Elle laverait cette poussière grise insinuée partout. Après la pluie, peut-être que je serais différent ?

Alors j'espère vers les nuages, regarde le ciel, vous passez, silhouette, à contre-jour.

J'ai su que votre bas avait filé, je le vois, je pense... Si c'était elle ?

La porteuse de pluie.

Voilà, je suis là, ici, presque tremblant, à attendre l'ondée. Je vous regarde, imagine un bord de mer avec le tonnerre au loin et des nuages qui se chamaillent sur le vent. Vous êtes là, à attendre, vous avez enlevé vos sandales, les tenez à la main, vous jouez à attendre l'orage, sur la lisière des vagues, une robe légère et bleue. L'eau froide entre vos orteils, le sable qui s'écoule sur l'arrondi du pied... Une partie du corps dont je ne sais pas quel est le nom exact. Je pourrais y étendre mes lèvres, effleurer la soie.

Sous la jupe, j'ai vu plus qu'un bas filé.

Respirer, c'est mourir. Je vous regarde, vos paupières s'ouvrent, se referment. Je ne suis plus que cette respiration qui brûle. Votre âme se dissimule le temps d'un battement, d'un mystère. Mon corps, mes os, ma chair, ma poussière, plus rien n'existe.

Vivre sans vous, il n'y a plus besoin de respirer. Ne fermez jamais les yeux.

J'ai mis des mots dans l'entrebâillement de votre porte. J'ai mis ce que je suis dans l'entrebâillement de cette

porte, une loque. Plus rien n'existe que le désir de votre corps, de votre peau, de votre sueur, de vos odeurs, de la fluidité de votre chair.

Une inquiétude passe, voile votre visage. Le désir ?

Le désir commence toujours par de la crainte. Ma main se pose entre vos cuisses, le plaisir remonte lentement, phalange après phalange, articulation après articulation, une paralysie électrique de tous mes membres jusqu'à perdre ma tête et mon âme... J'imagine, rien n'est réel.

Vous fermerez la porte, vous la laisserez ouverte. Vous ferez ce que vous voudrez. En dehors de vous, je ne vois rien comme si la lumière s'évapore d'entre les étoiles, laisse mon cœur ouvert. Je suis sur une table, préparé, la poitrine tenue par les écarteurs. Un cadavre qui sèche. Un cadavre sans larmes, je n'arrive pas à pleurer sur ma déchéance. Je ne sais pas si je suis vivant... Les restes d'une autopsie. Tout est si froid. Je suis dans l'obscurité, perdu, pantin. Je reste là sur mon silence à venir avec mes gestes et mes paroles d'aveugle.

Je reste, j'attends... Espérer l'inespérable... La pluie...

Noir

création	7 novembre 2019 à l'Atelier Grand Cargo
texte et mise en scène	Yves Robert
jeu	Blaise Froidevaux
scénographie	Nicole Grédy
environnement sonore	Stéphane Mercier
costume	Janick Nardin
dramaturgie	Samuel Grilli
assistanat	Catherine Meyer

Soutien à l'écriture



Soutien à la production - La Ville de La Chaux-de-Fonds, l'État de Neuchâtel, la Fondation Culturelle de La Banque Cantonal Neuchâteloise, la Loterie Romande, la Fondation Ernst Göhner, Fondation Casino Neuchâtel et le Théâtre ABC

parutions

La mort de Vladimir

théâtre - Les Petites Lessiveries – 2004

La femme qui tenait un homme en laisse

monologue – Les Petites Lessiveries – 2006

Le livre des tempêtes

théâtre - Les Petites Lessiveries – 2008

La ligne obscure

roman – éditions d'autre part – 2014

L'Étoile du Nord

monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2015

Le Lieutenant de guerre

monologue – Atelier Grand Cargo – brochure papier – 2019

Niobé, un matin

monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

La rivière à la mer

monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

Mille nuits ou regarder les grenouille nager

monologue (version amoureuse) – Atelier Grand Cargo – brochure papier – 2021

Mille nuits ou regarder les grenouille nager

monologue (version amoureux) – Atelier Grand Cargo – brochure papier – 2021

Le journal du silence

théâtre – Atelier Grand Cargo – brochure papier – 2022

L'essoufflement de l'ange

théâtre – Atelier Grand Cargo – brochure papier – 2023

Atelier Grand Cargo

Cornes-Morel 13

2300 La Chaux-De-Fonds – Suisse

www.cargo15.ch – collection seul.e au monde – juin 2019

impressum Yves Robert

imprimé à Tavannes au **fOrum
culture**

j'ai grandi avec les léopards
j'ai vu passer les interminables nuages de
poussière sous le sabot des gnous
le balbuzard déployer son envergure
j'ai vu le chacal et la hyène attendre et se partager
les reliques d'une carcasse
j'ai vu toute la savane désespérée avant que ne
commence la mousson
alors, je sais la patience qu'il faut pour attendre la
pluie
je vous supplie d'attendre la pluie avec moi
la pluie, c'est des larmes qui viennent de loin